



Changer de travail, changer de vie ? Le cas des reconversions de travailleurs “ intellectuels ” dans des métiers artisanaux

Antoine Dain

► To cite this version:

Antoine Dain. Changer de travail, changer de vie ? Le cas des reconversions de travailleurs “ intellectuels ” dans des métiers artisanaux. Communications [EHESS], 2023, 1 (112), pp.101-114. <10.3917/commu.112.0101>. <halshs-04119304>

HAL Id: halshs-04119304

<https://shs.hal.science/halshs-04119304v1>

Submitted on 8 Jan 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Copyright - All rights reserved

Changer de travail, changer de vie ? Le cas des reconversions de travailleurs « intellectuels » dans des métiers artisanaux

Antoine Dain

Aix Marseille Univ, CNRS, LEST, Aix-en-Provence, France

RÉSUMÉ

À l'heure où des reconversions professionnelles atypiques, depuis les professions intellectuelles supérieures vers l'artisanat, semblent se banaliser, il est possible de s'interroger sur les répercussions de ces mobilités professionnelles radicales sur la vie quotidienne. La reconversion est en effet susceptible de s'articuler avec un changement plus général du quotidien – parce qu'on cherche à mettre en cohérence son activité professionnelle avec un style de vie (effectif ou désiré), ou parce que le changement de métier nécessite d'adapter son quotidien. En nous appuyant sur trois cas de reconversions artisanales, nous réfléchissons aux liens entre changement professionnel et transformation du quotidien.

Mots-clés : reconversions professionnelles, style de vie, artisanat, travail et hors-travail

SUMMARY

Changing One's Job, Changing One's Life? The Case of "Intellectual" Workers Retraining as Craftspersons. White-collar professionals retraining as craftspersons have, seemingly, become more commonplace in recent years. Such career changes may well go hand in hand with profound changes in one's everyday life: career change is likely to imply embracing an alternative lifestyle, as well as to require adjustments outside of the professional sphere. Drawing mainly on three cases of highly educated professionals who have engaged in a major career change to become craftspersons, the paper dwells on the links between evolutions in one's professional sphere and in one's everyday life.

keywords: career change, lifestyle, tradesmanship, craftsmanship, private and professional spheres

RESUMEN

¿Cambiar de trabajo, cambiar de vida? El caso de la conversión de trabajadores "intelectuales" en artesanos. Las reconversiones profesionales atípicas, el paso de profesiones intelectuales superiores a la artesanía, parecen ser más habituales en los últimos años. Estas reorientaciones profesionales pueden acompañar transformaciones más profundas en la vida cotidiana: cambiar de trabajo podría ayudar a afirmar un estilo de vida alternativo, y también requerir cambios fuera de la esfera profesional. A partir de tres casos de profesionales convertidos en artesanos, este artículo examina los vínculos entre el cambio profesional y la transformación de la vida cotidiana.

palabras claves: reconversión profesional, estilo de vida, artesanía, esfera profesional y personal

Dans son ouvrage *La Vie solide*, Arthur Lochmann raconte comment, après avoir suivi deux années de classes préparatoires puis entamé des études de droit et de philosophie à l'université, il décide finalement de bifurquer vers le métier de charpentier¹. Reprenant à son compte les thèses de Hartmut Rosa sur l'accélération² et celles de Zygmunt Bauman sur la modernité liquide³, il explique en épilogue comment l'engagement dans un métier artisanal lui a permis de « reprendre pied » et invite à voir dans l'artisanat un remède contre le débousolement, une manière de retrouver quelques « règles d'orientation pour la dérive sur les eaux très liquides de notre époque ».

Le témoignage d'Arthur Lochmann éclaire un phénomène ayant fait l'objet d'une mise en lumière médiatique accrue au cours des dernières années : les reconversions⁴ « d'intellectuels devenus artisans⁵ », dont de nombreux portraits emmaillent la presse. Surtout, *La Vie solide* semble s'inscrire dans une tendance plus large à la revalorisation du travail artisanal : il fait écho à d'autres essais vantant ses mérites⁶, dont certains peuvent s'appuyer, comme celui-ci, sur des éléments biographiques⁷.

Cette apologie du travail artisanal interroge plus largement l'opposition entre travail « manuel » et « intellectuel ». Sans discuter la pertinence de cette opposition ni chercher à déterminer la nature exacte des frontières qui sépareraient des métiers réputés « manuels » et d'autres qualifiés d'« intellectuels », on peut se demander ce que le passage apparent de l'un à l'autre produit comme changements à l'échelle individuelle. À ce sujet, il est intéressant de relever qu'Arthur Lochmann, dans son introduction, écrit :

Si je travaille régulièrement sur des chantiers de charpente depuis dix ans, je ne suis pas « devenu charpentier » au sens où l'on endosse une identité et pratique un métier pour le reste de son existence. Mais en développant un rapport productif à la matière, en apprenant à inscrire mes actions dans la durée, en adoptant l'éthique artisanale du bien faire, j'ai trouvé des clés pour m'orienter dans notre époque frénétique⁸.

On voit qu'en se réorientant vers un domaine d'activité très différent de ce vers quoi ses études l'orientaient, il ne subit pas pour autant une rupture biographique au sens où il « deviendrait » autre chose – ou quelqu'un d'autre. Son engagement subjectif dans le métier est relatif dans la mesure où, même après dix ans d'exercice, il n'adhère pas à une « identité » de charpentier (il reprend d'ailleurs des études après cette expérience et s'est aujourd'hui tourné vers le métier de traducteur). Sans changer radicalement son identité, la réorientation vers l'artisanat lui aurait toutefois permis de transformer son rapport à la matière, à son propre corps et au monde, lui offrant les « clés » pour s'orienter dans une vie quotidienne qui se caractérise selon lui par l'accélération et la fluidification des rapports sociaux, se traduisant par une perte de repères.

En ce sens, les reconversions artisanales exprimeraient, autant sinon plus que la recherche d'un nouvel ancrage professionnel, des valeurs plus générales, cristallisées dans un style de vie⁹ qui trouverait dans l'artisanat une possibilité d'expression. Changer de travail, dès lors, ce serait aussi changer de manière d'être et de faire – ou, pour le dire autrement et reprendre une expression courante lorsqu'il est question de reconversions professionnelles : *changer de vie*. L'homologie entre les univers de pratiques et les positions socioprofessionnelles, bien connue depuis le célèbre schéma de *La Distinction*¹⁰, se trouve ici interrogée à nouveaux frais : dès lors que la « rupture professionnelle rime avec rupture biographique¹¹ » dans quelle mesure la mobilité professionnelle se répercute-t-elle sur les pratiques et s'accompagne-t-elle d'une *réinvention* de son quotidien ?

En nous appuyant sur un corpus d'une cinquantaine d'entretiens, menés dans le cadre d'une thèse (en cours) auprès de cadres et professions intellectuelles supérieures (CPIS) et de diplômés d'un bac +5 reconvertis dans un métier de bouche ou du bâtiment, nous proposons de réfléchir à cette question du bouleversement du quotidien lié au fait de quitter un métier réputé « intellectuel » pour s'orienter vers une activité de « nature » différente – ou qui, *a minima*, se caractérise par un recrutement social populaire ne correspondant pas au profil des reconvertis. La reconversion se répercute-t-elle sur les autres sphères de vie, transformant la manière dont on vit au quotidien ? S'articule-t-elle avec d'autres changements impulsés en amont, les rendant possibles ou contribuant à les concrétiser ?

Pour explorer cette question, nous partirons de l'étude de trois cas qui, sans représenter à eux seuls l'ensemble des situations observées, mettent en évidence trois registres du changement induit par la reconversion artisanale dans la vie quotidienne de ces individus très qualifiés. Pour les résumer brièvement, ils correspondent respectivement à un changement radical, où la reconversion s'inscrit dans un projet de transformation du quotidien par l'adoption d'un style de vie alternatif ; à la situation où le choix du nouveau métier vise avant tout à mettre l'activité professionnelle en cohérence avec le style de vie qu'on cherche par ailleurs à maintenir ou affirmer ; enfin, à une situation intermédiaire où le quotidien évolue assez nettement, mais où le rôle de la reconversion professionnelle dans cette évolution est minimisé.

Changer de (cadre de) vie : quand la mobilité professionnelle se double d'une mobilité géographique

La mobilité professionnelle peut, dans certains cas, s'articuler avec d'autres formes de mobilité, qui se rendent mutuellement possibles et signalent un changement plus profond. C'est par exemple le cas pour Stéphane, chez qui l'envie d'un « ailleurs » s'exprime tant dans le domaine professionnel que dans le rapport au lieu de vie, de sorte qu'il est difficile de démêler les deux.

Stéphane est docteur en physique. Fils d'un chauffeur routier et d'une secrétaire administrative, il a un frère cadet qui, lui, « bosse à l'usine ». Après sa thèse, menée à Paris et soutenue en 2016, il se voit proposer un postdoctorat en Amérique du Sud, qu'il refuse. Pourtant, l'expérience de la recherche lui a plu : malgré des « hauts et des bas » (« comme dans toutes les thèses »), il affirme s'être « beaucoup amusé à faire [ce qu'il a fait] », avoir « pris du plaisir » au cours d'un doctorat qu'il a jugé « satisfaisant » et « valorisant ». Il n'en nourrit pas moins une aspiration à changer d'environnement : il associe ce postdoctorat à un « univers de voyages » qu'il juge « trop déconnecté », et ressent alors une « saturation » quant au fait de vivre en ville. Il commence donc à envisager de s'installer à la campagne, mais aussi de se former à un nouveau métier qui lui permettrait d'y travailler. Hésitant entre la plomberie, le maraîchage et le métier de charpentier, il se lance finalement dans une formation en restauration du bâti ancien, à l'issue de laquelle il se spécialise dans la charpente « à la main », c'est-à-dire qu'il équarrit les poutres à la hache plutôt que de recourir à du bois scié. Stéphane ne souhaite pas seulement changer de cadre de vie : il espère acquérir « des compétences utiles pour les autres et qui permettent d'agir sur le monde matériel ». En ce sens, la mobilité géographique à laquelle il aspire est indissociable de la volonté de s'engager dans un travail jugé plus « utile », plus directement applicable, les deux dimensions s'articulant dans l'affirmation d'un style de vie spécifique. En effet, Stéphane souligne avoir choisi sa formation parce qu'elle lui paraissait s'inscrire dans une mouvance « écolo, permaculture » et devait lui permettre d'acquérir les compétences nécessaires pour « construire [sa] maison » en autonomie. Il admet toutefois que son envie est encore floue au moment où il

commence à suivre sa formation : c'est avant tout la lassitude provoquée par le mode de vie urbain qui l'amène à rechercher une activité professionnelle s'inscrivant dans un autre rapport à son environnement. À cet égard, la référence récurrente, au cours de sa formation, au terme « vernaculaire » lui permet de « développer cette sensibilité » : l'attention portée par les maçons et les charpentiers avec lesquels il travaille à ce qu'il y a « autour de [soi] », le souci de « [faire] avec l'existant », de « s'adapter aux matériaux » lui font l'effet d'une « révélation », au point qu'il en vient à « [se] dire : "Ah ouais, en fait, ça correspond vraiment à ce que j'ai envie de faire, à comment j'ai envie d'habiter le monde". »

Cette phrase permet de comprendre comment la volonté de changer d'environnement peut conduire à la fois à changer de lieu de vie et d'activité professionnelle : il ne s'agit pas seulement d'habiter *quelque part*, mais d'entretenir un certain rapport à son environnement, de trouver une manière de s'y insérer, de l'habiter. C'est dans le « geste » artisanal que Stéphane y parvient. Cette notion de « geste » recouvre non seulement la nature de l'activité productive, c'est-à-dire une certaine manière de transformer le monde, d'y produire d'abord un changement, mais aussi une façon d'appréhender le temps, qui contraste également avec le mode de vie urbain, dénoncé cette fois pour son rythme effréné. On retrouve à cet égard le souhait de se soumettre aux « rythmes fondamentaux de la vie biologique » présent dans les utopies du « retour à la nature » des années 1970¹² :

C'est pas pour rien que je fais de la charpente à la main, je pense, c'est qu'il y a tout ce truc du geste. Du savoir-faire manuel, de quelque chose qui est plus dans l'apprentissage empirique que théorique. Et il y a tout un rapport au temps, aussi, qui est un peu différent, [...] de dire qu'en fait on peut pas vivre à deux cents à l'heure, [...] on est dans un circuit fermé, toujours aller plus vite, plus loin, faire plus, ça marche pas. Pour les humains, pour l'environnement, pour plein de choses.

Déménagement à la campagne et réorientation professionnelle s'inscrivent donc dans la même quête d'un nouveau cadre permettant d'exprimer un style de vie alternatif, une manière « d'habiter le monde » correspondant à la sensibilité écologiste de Stéphane qui, à 31 ans, vit aujourd'hui dans un petit village breton¹³. Cette sensibilité s'est développée progressivement : alors qu'il est en thèse, il commence à cultiver des orties dans son appartement, se rapproche du mouvement « Véloration », entame des lectures et recherches personnelles autour de sujets liés à l'écologie... Certes, ces prémices ne laissent alors pas nécessairement présager des mobilités professionnelle et résidentielle qu'il entreprendra, et la transition se fait progressivement – par exemple, Stéphane ne quitte pas immédiatement Paris après sa soutenance, mais attend que sa compagne de l'époque, elle-même doctorante, ait soutenu à son tour. On comprend néanmoins que ces premiers changements dans son quotidien visent à mettre en pratique des valeurs qui, à mesure qu'elles s'affirment, se révèlent de moins en moins compatibles avec une activité professionnelle qu'il juge coupée du monde matériel et, plus largement, avec le mode de vie urbain. Il exprime d'ailleurs cette tension lorsqu'il évoque la rupture conjugale qui survient dans cette période de transition professionnelle et résidentielle, suggérant que sa « forme de vie » et celle de sa conjointe n'étaient « plus trop compatibles », ce qui créait des difficultés à « se retrouver, passer du temps ensemble ». C'est finalement avec une nouvelle compagne qu'il décide de son lieu d'installation à la campagne.

On retrouve cette volonté de « quitter Paris » – ou, le cas échéant, une autre métropole – chez plusieurs de nos enquêtés. Comme pour Stéphane, il est souvent difficile de démêler ce qui prime de l'envie de changer d'activité professionnelle ou de lieu de vie, la reconversion et le déménagement s'inscrivant alors dans un imaginaire du changement plus large, où néo-artisanat

tend à rimer avec néo-ruralité. Vivre en accord avec ses valeurs, en particulier écologiques, n'est toutefois pas la seule raison possible de l'envie d'ailleurs que ressentent certains enquêtés : l'espoir plus pragmatique d'accéder à un logement plus grand ou pourvu d'un jardin peut également être invoqué, avec le souci notamment de pouvoir offrir plus d'espace à des enfants – espérés ou encore en bas âge. De manière plus générale, le cumul d'une mobilité professionnelle et géographique, quand il n'exprime pas la recherche d'un style de vie alternatif, signale en creux un rejet – ou tout du moins une lassitude – vis-à-vis d'un style de vie associé aux milieux intellectuels parisiens. Se reconverter dans un métier artisanal et déménager à la campagne représente alors, symboliquement, un changement complet de cadre – c'est-à-dire d'environnement, mais aussi de mode de vie, pour reprendre la différenciation évoquée plus tôt. Ainsi, une enquêtée raconte :

[...] Je vivais à Paris, j'étais collaboratrice d'élu et des fois, quand j'en avais marre, je disais que j'allais élever des chèvres dans le Larzac et qu'on allait me foutre la paix, et que ça serait génial. [...] Un classique, que tous les Parisiens, je pense, à un moment donné, pensent, disent. J'ai franchi le pas, en fait.

Le franchissement en question n'est toutefois pas si radical : aujourd'hui reconvertie comme fromagère dans une grande ville du sud de la France, elle n'a pas déménagé à la campagne, pas plus qu'elle n'élève elle-même des bêtes pour produire son fromage. Mais on comprend que cette référence à l'élevage de chèvres dans le Larzac – qui est d'ailleurs revenue dans un autre entretien – correspond en réalité à un *mythe*, au sens où l'entend Roland Barthes¹⁴ : ce que signifie réellement cette image, c'est bien l'aspiration à changer totalement de vie. Finalement, si l'imaginaire du changement radical intervient dans la manière dont les reconvertis pensent leur mobilité professionnelle, les cas où la reconversion artisanale s'articule à une installation néo-rurale ainsi qu'à une transformation très nette de la vie quotidienne ne sont pas majoritaires. On peut retrouver dans notre population d'enquête, à divers degrés, certains éléments déjà relevés au sujet des différentes vagues de néo-ruraux¹⁵ – écologisme, désir de quitter la ville, recherche d'alternatives sociales –, mais on constate que les réorientations contemporaines vers l'artisanat semblent moins systématiquement correspondre à la recherche d'un mode de vie néo-rural réellement différent qu'à l'affirmation d'un certain style de vie compatible avec le mode de vie urbain. L'engagement dans une activité artisanale apparaît alors plus circonscrit, le changement ne « contaminant » pas les autres sphères de vie¹⁶.

Changer de métier sans (trop) changer de quotidien : la mise en cohérence de soi dans le travail

Dans son ouvrage *Masters of Craft*, Richard E. Ocejo s'intéresse à des métiers manuels qui, historiquement peu valorisés, se révéleraient aujourd'hui attractifs pour une part croissante de jeunes urbains¹⁷. Dotés d'importantes ressources culturelles, ils verraient dans ces « professions ordinaires » (*common occupations*) une activité professionnelle « cool » et se dirigeraient vers des formes « haut de gamme » du métier, adaptées à une « nouvelle économie urbaine » qui valorise les produits artisanaux et les commerces de proximité¹⁸. On relève sur notre terrain des résultats analogues : nombreux sont les enquêtés qui, tout en faisant le choix d'un métier artisanal « ordinaire », en proposent finalement une forme « enrichie » culturellement – que ce soit en vendant du pain bio et au levain, jugé meilleur et plus digeste, en se spécialisant dans la charpente de bois courbe, qui permettrait de travailler des pièces plus singulières où l'on peut « encore deviner l'arbre », ou encore en produisant des bières aux goûts plus marqués, « qui ne vont pas

plaire à tout le monde ». En ce sens, ces néo-artisans contemporains ne se laisseraient pas simplement imposer les contraintes et usages du métier, mais chercheraient à y injecter une vision de l'activité qui reflète, en premier lieu, une vision du monde et un style de vie : rapport socialement situé à ce qui constituerait une alimentation plus « saine » ou plus « éthique »¹⁹, dispositions esthétiques, valeurs écologiques, souci de distinction... Le tout en exerçant bien souvent ces métiers dans un contexte urbain.

La reconversion d'Arthur illustre la manière dont un métier artisanal traditionnel peut être ainsi adapté à un contexte urbain actuel. Diplômé d'une école d'ingénieur agronome, il exerce les fonctions de chargé de mission pour une coopérative de producteurs laitiers pendant une demi-douzaine d'années avant de décider, la trentaine venue, de produire lui-même son fromage. Le projet aurait pu le mener à s'installer à la campagne ; mais Arthur décide finalement d'ouvrir une des premières « laiteries urbaines ». Collectant chaque matin son lait auprès d'un producteur situé à une trentaine de kilomètres de la ville, il produit ses fromages en centre-ville et affine ensuite dans une cave intégrée à sa boutique et intégralement vitrée, visible depuis la rue. Cette transparence était centrale dans le projet d'Arthur :

Ce qui m'intéressait, c'était vraiment ça, d'aller un peu à contre-pied de ce qu'a été l'évolution jusqu'à présent : repousser la production alimentaire toujours plus loin, dans des boîtes dans lesquelles plus personne ne peut rentrer, ni journalistes, ni consommateurs... [...] Plus personne ne sait comment on fabrique un fromage ou un yaourt. À Paris, il y a eu un âge d'or de production et de transformation intra-muros, et puis petit à petit ça a été éliminé pour des raisons qui pouvaient se comprendre à l'époque, mais du coup on en arrive à une situation actuelle où on sait plus ce qu'on mange, on sait plus comment c'est fait, [...] d'où ça vient [...], est-ce que c'est bon pour la santé, est-ce que c'est bon pour la planète, est-ce que c'est sain, pas sain...

Arthur exprime un souci d'être « le plus vertueux possible » dans sa manière d'exercer son métier. Les qualités extrinsèques qu'il valorise (qui ne sont pas uniquement gustatives, mais ont trait à la santé, au respect de l'environnement, des bêtes, des producteurs...) reflètent des valeurs personnelles, qu'il souhaiterait transmettre à sa clientèle. Toutefois, le choix de s'installer en ville ne s'explique pas exclusivement par cette volonté de sensibiliser les consommateurs urbains :

Le point de départ, [...] c'est que mon boulot me plaît, mais j'ai envie de changer, j'ai envie de concret ; fabrication fromagère, j'ai pas de doute, ça me plaît, j'ai envie de faire ça. Géographiquement, j'ai pas envie de le faire au fin fond de la pampa, donc cumuler un projet professionnel et un projet perso, enfin... d'être en rupture sur un projet professionnel et un projet perso, tout démarrer de zéro, ça me paraissait un peu compliqué. Et finalement, en y réfléchissant, je me suis dit : « Mais y a peut-être moyen de lier les deux, de s'écarter sur la fabrication de fromage, de le faire en plus là où je vis, et avec une plus-value qui pourra être énorme, de pédagogie, d'ouverture, de transparence. »

Le souci de transparence et de pédagogie qui motive l'installation en ville s'accompagne donc d'un désir de ne pas doubler la « rupture » professionnelle que constituerait déjà une reconversion d'une « rupture » dans son « projet perso », c'est-à-dire dans sa vie quotidienne. C'est ce qui fait renoncer Arthur à l'option d'une « installation agricole » :

Se posait la question de la zone géographique, et en fait y a plein de régions que je trouve trop belles, mais alors s'installer producteur au fin fond d'un bled où y a

pas de réseau, ni famille, ni potes, sur des métiers qui sont pareils, des métiers de taré parce qu'on fait des heures à gogo... je me suis dit : c'est un truc à ne plus voir personne.

Ainsi, il attend de la reconversion professionnelle qu'elle lui permette de mettre en œuvre des valeurs et une certaine vision du métier, mais aussi qu'elle ne bouleverse pas son quotidien au point de devoir « tout démarrer de zéro ». Cette inscription du projet de reconversion dans une relative continuité se décline à différents niveaux. Dans la sphère professionnelle, tout d'abord, puisqu'Arthur ne considère pas avoir « tant bifurqué que ça²⁰ » dans la mesure où il reste dans le même domaine d'activité – même s'il s'engage dans un métier de production alors que ses études, comme il le reconnaît, le destinaient plutôt à des fonctions d'encadrement. Il est à cet égard utile de relever que les parents d'Arthur travaillaient déjà dans ce secteur (sa mère est ingénieure agronome, son père titulaire d'un BTS « autour des questions agricoles »), ce qui contribue à renforcer chez lui le sentiment de poursuivre dans la même voie (il affirme d'ailleurs, considérant son parcours, que « les chiens ne font pas des chats »), indépendamment de la nature de ses fonctions. Le changement est donc moins radical que si Arthur s'était engagé dans un domaine professionnel tout à fait nouveau, ce qui rappelle les choix d'autres enquêtés dont la bifurcation est minimisée, car elle s'est opérée dans un même secteur d'activité (deux architectes reconverties respectivement en charpente et en maçonnerie, une cadre commerciale de l'agroalimentaire ouvrant sa fromagerie...). Par ailleurs, en dehors de la sphère professionnelle, Arthur admet qu'il n'était pas prêt à « être en rupture » sur un « projet perso », c'est-à-dire à doubler le changement professionnel d'une transformation plus générale de sa vie personnelle. À cet égard, le parcours professionnel reste lié au projet de vie global. La reconversion s'avère possible dans la mesure où il n'existe pas ou peu de « paris adjacents²¹ » contraignant sa trajectoire professionnelle. C'est ce qu'Arthur souligne lorsqu'il déclare s'être dit : « Bon ben 30 ans, j'ai pas de gamins, au pire ça marche pas pour moi et ça n'engage que moi ? » Ne pas avoir d'enfant et ne pas vivre en couple évite de faire peser les conséquences de la reconversion sur d'autres personnes qui partageraient son quotidien, ce qui facilite la décision de changer de voie.

Finalement, il apparaît que la volonté de changer de profession tout en refusant un bouleversement de son quotidien peut conduire à « réinventer » le métier choisi : en créant sa « laiterie urbaine²² », il devient par exemple possible de s'engager dans cette activité sans renoncer à un mode de vie urbain. On observe plus généralement chez certains néo-artisans des pratiques qui signalent la volonté d'adapter leur métier à leurs habitudes quotidiennes plutôt que l'inverse : par exemple, il n'est pas rare que les néo-boulangers revendiquent un refus du travail de nuit. Si certaines solutions techniques existent (des chambres de pousse permettant de préparer la production la veille et de commencer plus tard le matin), plusieurs enquêtés font le choix de n'ouvrir que l'après-midi, ou de renoncer à proposer des viennoiseries, de façon à circonscrire le travail de production à la matinée.

Une autre manière de ne pas sacrifier son style de vie en opérant une reconversion professionnelle peut consister à adjoindre au « cœur de métier » d'autres activités permettant de satisfaire des dispositions « extra-artisanales » : un néochocolatier admet ainsi chercher à « intellectualiser » son nouveau métier, faute de quoi il craindrait de le trouver parfois trop « trivial » ; pour cela, il organise des ateliers pédagogiques, mais aussi des événements culturels – en conviant par exemple une « chocolatologue », spécialiste de l'histoire du chocolat précolombien, à venir tenir une conférence dans sa chocolaterie. De même, Cyril, qui crée sa boulangerie après sept années de thèse de droit, propose de prendre part à l'animation de la vie de quartier non seulement en vendant du pain, mais aussi en organisant des événements culturels – concerts, expositions... Pour ce « musicien contrarié », à qui ses parents – employé de mairie et

femme de ménage – ont « un peu imposé » la poursuite d'études supérieures, c'est l'occasion de donner libre cours à son goût pour l'art.

Ainsi, la reconversion peut s'articuler dans un projet de changement de vie, en profondeur, ou comme ici, être subordonnée à l'affirmation d'un certain style de vie, associé aux milieux urbains et culturellement dotés, auquel le nouveau métier artisanal doit pouvoir s'adapter. Toutefois, en s'attardant sur le cas de Cyril, il est possible de repérer une troisième configuration, où la reconversion, si elle ne conduit pas à un changement délibéré du mode de vie mais autorise à réinvestir un certain style de vie dans le métier artisanal, produit néanmoins un bouleversement qui oblige à réaménager son quotidien.

S'adapter au changement : la reconversion professionnelle, entre sacrifices et satisfactions « encore plus énormes »

La boulangerie de Cyril ouvre dès sept heures, le matin. Pour lui, qui admet avoir été plutôt un fêtard durant ses années d'université, le rythme imposé par son nouveau métier implique une transformation du quotidien :

Je suis plus le roi des soirées, quoi. À 21 heures, s'il y a un canapé à moins de dix mètres, et qu'en plus, fatigué, et tellement envie de profiter, je me suis bourré la gueule, je finis en train de dormir. Donc plus de soirées. Et puis j'ai un gamin, donc ça aussi... Une vie qui est beaucoup plus diurne, mais ça me va bien, en fait, parce que j'aime me lever tôt, profiter du matin. Donc finalement, j'ai trouvé mon vrai rythme. C'est une satisfaction, mais c'est vrai que... là, j'ai un pote qui était là il y a deux jours, il dormait chez un autre pote, il me dit « viens, on passe la soirée ensemble », je lui ai dit « non mec, je commence à 2 heures, je vais pas venir me bourrer la gueule avec vous gentiment, en rigolant et tout », moi après je peux pas assurer. J'aurais 20 ans oui, mais là, je peux pas assurer. Donc il y a eu des transformations énormes, mais c'est pareil, c'est le prix à payer pour des satisfactions qui sont encore plus énormes. C'est une phase dans ma vie, peut-être qu'à un moment donné ça changera. Après tout, je pense que dans quelques années, c'est moi qui pourrai décider de si j'ai envie de pouvoir commencer plus tard ou pas. Il faut pas voir ça... je le vois pas comme un truc où ça m'arrache un bras, c'est des choix qu'il faut assumer au bout d'un moment. Je vais pas me plaindre de pas pouvoir voir mon pote, c'est pas grave, je lui envoie un texto, « éclatez-vous bien, on se voit vite » et voilà.

Il est intéressant de relever la manière dont Cyril reconnaît l'impact de sa nouvelle activité professionnelle sur son quotidien tout en le minimisant en partie. Il tend en effet à présenter son nouveau rythme de vie comme naturel, l'envisageant comme son « vrai rythme ». Ce changement s'accompagne de « transformations énormes », qui s'apparentent même à des sacrifices lorsqu'elles le contraignent à renoncer à des moments de sociabilité amicale devenus incompatibles avec ses horaires professionnels. Mais ces renoncements seraient simplement le « prix à payer » pour des satisfactions plus grandes. Le bouleversement induit par la reconversion fait l'objet d'une sorte de calcul utilitariste, qui ne tient toutefois pas seulement compte de la sphère professionnelle : le changement de métier est mis en perspective avec d'autres évolutions liées aux étapes du parcours de vie, qui n'en découlent pas directement, mais s'y articulent pour esquisser un quotidien nouveau. L'avancée en âge (le fait de ne plus pouvoir maintenir certaines habitudes comme s'il « [avait] 20 ans », alors qu'il approche désormais de la quarantaine) et

l'entrée dans la paternité justifient également qu'il adopte une vie « plus diurne ». Le rythme imposé par la reconversion en boulangerie lui semble d'autant plus facile à accepter.

Ainsi, la réorientation professionnelle impose parfois des changements dans la vie quotidienne qui n'étaient pas forcément souhaités et ne peuvent pas toujours être évités ou négociés. Mais l'attitude la plus fréquemment observée dans ces situations consiste, comme l'a fait Cyril, à accepter ces changements comme le « prix à payer », qui semble assez faible par rapport aux satisfactions procurées par la nouvelle activité, si bien qu'ils sont rarement présentés comme de réels sacrifices. Sur le plan financier, par exemple, les enquêtés dont les revenus ont le plus diminué minimisent également ce changement en déclarant avoir, de toute manière, réduit leurs besoins. Une ancienne cadre commerciale devenue boulangère affirme ainsi ne pas souffrir du fait que ses revenus aient été divisés par trois :

De toute façon, je dépense plus rien. Quand on bosse treize heures par jour six jours sur sept, qu'on porte que des pantalons de travail et des t-shirts blancs, on dépense plus rien. [...] Avant j'étais dans un métier de représentation, fallait que je sois bien habillée, bien maquillée. Là, je me maquille un petit peu, voilà, fini les sacs Vuitton et les talons de 10 centimètres [...], et c'est pas grave.

Les « sacrifices » éventuels ne sont pas perçus comme tels dans la mesure où ce sont plutôt les « besoins » antérieurs à la reconversion qui sont relativisés, perçus désormais comme illusoires, produits par le niveau de vie passé ou par le style de vie associé à l'ancien métier. C'est ce que décrit l'ancienne collaboratrice parlementaire évoquée plus haut :

Tu t'adaptes, tu fais moins de restos, tu sors moins... Moi, je prenais un Uber comme une envie de pisser, [...] j'en étais là, j'avais un niveau de vie qui me permettait de prendre le taxi ou un Uber vraiment tout le temps. Enfin, je prenais le métro essentiellement, mais le soir, clairement, si j'avais une flemme, j'étais fatiguée, je me disais : c'est bon, je prends le Uber.

Dans ces situations, la reconversion ne semble pas relever d'une forme de contestation, d'une critique du style de vie des classes supérieures qui déboucherait sur la recherche d'une « transformation plus générale des modes de consommation et de production », contrairement à ce qu'observe Anne de Rugy chez quelques « déclassés volontaires » ayant réduit leur niveau de vie²³. Cette configuration correspondrait plutôt au premier cas que nous avons étudié, où la reconversion s'articule à un désir de changement radical du mode de vie. Ici, il est davantage question de rendre supportables, subjectivement et en pratique, les « effets secondaires » de la reconversion professionnelle que de transformer activement son quotidien, au-delà du seul domaine professionnel.

À travers ces trois cas de figure, nous avons cherché à rendre compte de la manière dont les reconversions artisanales contemporaines sont susceptibles de s'inscrire dans un projet relativement maîtrisé de changement de son quotidien. Plus largement, il s'agit pour la plupart des reconvertis rencontrés de satisfaire un rapport « expérientiel »²⁴ ou « expressif »²⁵ au travail, c'est-à-dire de trouver dans la sphère professionnelle une source d'épanouissement. Changer de métier, dès lors, vise à s'épanouir en mettant en pratique des valeurs personnelles, que l'on entame une transformation en profondeur ou que l'on mette, plus modestement, son activité professionnelle en cohérence avec un style de vie spécifique. On peut se contenter de *conserver* ce style de vie, en faisant en sorte de s'engager dans un domaine permettant de l'affirmer, de le prolonger, ou encore en adopter un nouveau de manière à articuler sa vie professionnelle à d'autres changements, désirés ou imposés par des événements du parcours de vie – naissance

d'un enfant, conflit professionnel, vieillissement, etc. Quoi qu'il en soit, ces mobilités professionnelles atypiques s'inscrivent dans un projet de vie qui n'est pas qu'un projet à long terme : c'est surtout la mise en œuvre d'une certaine manière de mener sa vie quotidienne.

Toutefois, il n'est pas seulement question des différentes manières dont le changement professionnel peut s'accompagner d'une réorganisation du quotidien. Le matériau présenté brièvement ici permet également de s'interroger sur les contours et les significations d'un style de vie « alternatif » – au sens où il s'articule autour du choix d'exercer une activité artisanale qu'ont fait des individus ne correspondant pas au recrutement social de ces métiers. Souligner ce qui conduit ces actifs venant des professions intellectuelles à voir dans l'artisanat l'expression d'un style de vie désirable permet ainsi d'identifier, plus largement, des représentations émergentes, relatives à l'indépendance, à l'exercice d'un métier manuel, aux biens de consommation, à la ville, à l'écologie ou encore à « l'utilité » (donc aux finalités) du travail.

NOTES

1. Arthur Lochmann, *La Vie solide : la charpente comme éthique du faire*, Paris, Payot, 2019.

2. Hartmut Rosa, *Accélération. Une critique sociale du temps*, Paris, La Découverte, 2010 (2005).

3. Zygmunt Bauman, *La Vie liquide*, Rodez, Le Rouergue-Chambon, 2006.

4. Dans un sens strict, il faudrait réserver la notion de « reconversion » professionnelle aux situations où l'on quitte un métier pour un autre. Nous faisons toutefois le choix d'utiliser ce terme dans une acception plus large, qui inclut les cas comme celui d'Arthur Lochmann, en considérant que même sans ancrage *professionnel* antérieur, le fait d'avoir poursuivi dans un premier temps des études ne correspondant pas au métier artisanal exercé par la suite implique bien une réorientation du parcours, qui s'apparente à une bifurcation. À ce sujet, voir Marc Bessin, Claire Bidart et Michel Grossetti (dir.), *Bifurcations : les sciences sociales face aux ruptures et à l'événement*, Paris, La Découverte, 2010. Dans un souci de simplicité, on s'autorisera donc à désigner par « reconversion » des réorientations conduisant vers l'artisanat des individus qui ne pensaient pas, à l'origine, se diriger vers ce secteur – que leur identité professionnelle se soit stabilisée en amont ou pas.

5. Laurence Decréau, *L'Élegance de la clé de douze : enquête sur ces intellectuels devenus artisans*, Paris, Lemieux, 2015.

6. Richard Sennett, *Ce que sait la main : la culture de l'artisanat*, Paris, Albin Michel, 2009 (2008) ; Hugues Jacquet, *L'Intelligence de la main : l'artisanat d'excellence à l'ère de sa reproductibilité technique*, Paris, L'Harmattan, 2012.

7. Matthew B. Crawford, *Éloge du carburateur : essai sur le sens et la valeur du travail*, Paris, La Découverte, 2010.

8. Arthur Lochmann, *La Vie solide...*, *op. cit.*, p. 15.

9. Nous reprenons dans la suite de ce texte la distinction proposée par Bruno Maresca entre le « mode de vie » – défini comme « système structurant et différenciant », cadre fournissant un ensemble de normes quant à la manière de mener son quotidien – et les « styles de vie », variations et infléchissements à l'intérieur de cette structure. Par exemple, le « mode de vie » urbain, qui correspond notamment à certaines contraintes imposées par la vie en ville (densité, rythme...) peut laisser s'exprimer plusieurs styles de vie distincts en son sein. Bruno Maresca propose une analogie linguistique, le mode de vie correspondant à la *langue*, au sein de laquelle les styles de vie correspondraient aux différents *parlers*. Voir : Bruno Maresca, « Mode de vie : de quoi parle-t-on ? Peut-on le transformer ? », *La Pensée écologique*, vol. 1, n° 1, 2017, p. 233-251.

10. Pierre Bourdieu, *La Distinction. Critique sociale du jugement*, Paris, Éd. de Minuit, 1979, p. 140-141.

11. Sophie Denave, *Reconstruire sa vie professionnelle. Sociologie des bifurcations biographiques*, Paris, PUF, 2015. Nous nous référons ici au titre du chapitre V de l'ouvrage (p. 211-245), qui porte sur le cas spécifique d'enquêtés chez qui la rupture professionnelle s'inscrit dans un processus plus vaste de « transformation personnelle » (p. 211).

12. Danièle Léger et Bertrand Hervieu, *Le Retour à la nature. « Au fond de la forêt... l'État »*, Paris, Seuil, 1979.

13. On peut ici se référer à Geneviève Pruvost, « L'alternative écologique. Vivre et travailler autrement », *Terrain*, n° 60, 2013, p. 36-55. La bifurcation professionnelle de Stéphane s'inscrit ainsi plus largement dans un « processus de détachement de la société *mainstream* » analogue à ce que G. Pruvost relevait auprès de ses enquêtés. Voir également G. Pruvost, *Quotidien politique. Féminisme, écologie et subsistance*, Paris, La Découverte, 2021.

14. Roland Barthes, *Mythologies*, Paris, Seuil, 1957.

15. Catherine Rouvière, *Retourner à la terre. L'utopie néo-rurale en Ardèche depuis les années 1960*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2015.

16. Claire Bidart, « Crises, décisions et temporalités : autour des bifurcations biographiques », *Cahiers internationaux de sociologie*, vol. 1, n° 120, 2006, p. 29-57.

17. Richard E. Ocejo, *Masters of Craft. Old Jobs in the New Urban Economy*, Princeton, Princeton University Press, 2017. Ocejo a enquêté auprès de coiffeurs pour hommes dans des *barber shops*, de bouchers spécialisés dans la valorisation de la bête entière, de barmen et barmaids de bars à cocktail et de distillateurs artisanaux.

18. *Ibid.*

19. Josee Johnston, Michelle Szabo et Alexandra Rodney, « Good Food, Good People : Understanding the Cultural Repertoire of Ethical Eating », *Journal of Consumer Culture*, vol. 11, n° 3, 2011, p. 293-318.

20. Il mobilise lui-même, spontanément, la notion de « bifurcation » sans que nous l'ayons employée auparavant dans l'entretien.

21. Howard S. Becker, « Sur le concept d'engagement », *SociologieS, Découvertes/Redécouvertes*, 2006. Traduction par Marc-Henry Soulet, Diane Baechler et Stéphanie Emery Haenni de l'article « Notes on the Concept of Commitment » extrait de l'ouvrage *Sociological Work. Method and Substance*, Chicago, Adline Publishing Company, 1970.

22. Celle d'Arthur comptait parmi les toutes premières. Depuis, d'autres projets de laiteries urbaines ont vu le jour. À notre connaissance, il en existe aujourd'hui au moins deux à Paris et une à Bordeaux (depuis octobre 2019), Marseille (janvier 2020), Toulouse (octobre 2020), Lyon (mars 2021), Pau (mai 2021) et Nantes (juillet 2021). Toutes ont été créées par des travailleurs et travailleuses en reconversion professionnelle, pour la plupart diplômés d'un bac + 5.

23. Anne de Rugy, « Vouloir le déclassement ? », *Politiques de communication*, vol. 1, n° 10, 2018, p. 125-157.

24. Daniel Mercure et Mircea Vultur, *La Signification du travail. Nouveau modèle productif et ethos du travail au Québec*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2010.

25. Dominique Méda et Patricia Vendramin, *Réinventer le travail*, Paris, PUF, 2013.